

# LES CONTEMPORAINS



(D'après le portrait par RIESNER.)

## GÉNÉRAL BARON DAUMESNIL (1776-1832)

Le général Daumesnil, surnommé la *Jambe de bois*, est une des gloires militaires les plus pures du premier empire.

Son souvenir est resté aussi populaire que celui des grands maréchaux de Napoléon, princes et ducs de la nouvelle noblesse.

Dans un rang plus modeste — il perdit sa jambe à Wagram, n'étant encore que colonel — Daumesnil déployait sur les champs de bataille la même splendide bravoure que les Murat, les Ney, les Oudinot. Aux heures des suprêmes revers et de

l'humiliante invasion, par deux fois le général à la *jambe de bois* brilla par son indomptable énergie.

Enfin, ce qui complète l'éloge, au courage le plus intrépide il joignait la plus grande noblesse de sentiments.

I. ENFANCE DE DAUMESNIL — IL S'ENGAGE  
DANS L'ARMÉE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES  
— DANS LES GUIDES DE BONAPARTE

Yrieix-Pierre Daumesnil, né le 27 juillet 1776 à Périgueux, était fils de Jean-

Offerte à la  
bibliothèque de la ville  
de Périgueux par l'arrêté  
du conseil municipal  
du 18 juin 1918.



522





François Daumesnil (1), négociant et bourgeois de cette ville, et de Anne Piétre, d'une famille d'Auvergne.

Pierre fut placé de bonne heure au collège de Périgueux où il montra un caractère impétueux et turbulent.

Il terminait tant bien que mal ses études, lorsqu'un événement malheureux décida de son avenir.

Un artilleur, de passage dans la ville, le rencontra et le railla sur ses dix-huit ans. Daumesnil riposta vivement et voulut se mesurer, l'épée à la main, avec le mauvais plaisant. La rencontre eut lieu et, fougueux et inhabile, le jeune homme blessa mortellement son adversaire.

Effrayé de ce terrible dénouement, le jour même, sans oser rentrer chez lui, il quitta la ville et s'enfuit à pied jusqu'à Toulouse. On était en 1794, la ville était pleine de troupes de l'armée des Pyrénées qui allaient combattre les Espagnols.

Daumesnil apprend que les volontaires sont accueillis à bras ouverts; son parti est pris, il s'engage le 15 mars 1794 au 22<sup>e</sup> chasseurs à cheval. Grand, robuste, la mine fière, il est aussitôt accepté, équipé, et se met en route.

Dès les premières rencontres, il fit preuve d'ardeur et d'intrépidité. Au combat d'Elne, le 19 août, il tombe grièvement blessé à la cuisse. Transporté à l'hôpital, il se prépare à l'amputation de sa jambe, mais le scorbut et la fièvre putride s'étant déclarés, le chirurgien considéra le blessé comme perdu et renonça à l'opération.

Celui-ci obtint d'être transporté à Périgueux où les soins de sa mère aidèrent sa vigoureuse constitution à triompher du mal.

En octobre, il était sur pied et prêt à partir de nouveau. On ne voyageait pas

sans difficultés en ce temps-là; aussi le Conseil général de la commune dut lui délivrer un certificat de civisme (1).

A pied, à peine remis de sa blessure, il rejoignit son régiment dans les Alpes, à la veille d'entreprendre la campagne d'Italie.

En avril 1796, un nouveau chef vint prendre le commandement de cette armée: c'était Napoléon Bonaparte.

Le général, dès le début, voulut organiser un corps d'élite: la Compagnie des Guides. Il se fit désigner, parmi les régiments de cavalerie, les hommes les plus braves: Daumesnil fut choisi.

C'était la garde d'honneur du général en chef, toujours prête à le suivre et à le défendre, mais aussi les premiers au danger.

Au pont d'Arcole, Bonaparte saisit un drapeau et se jette au milieu de la fusillade. Entraîné par les fuyards, bousculé, meurtri, il est précipité sur les bords de la rivière. Déjà l'ennemi l'entoure et va le saisir. Un cri s'élève de tous les rangs: « Sauvons notre général! » Deux soldats enlèvent Bonaparte et l'emportent, tandis que d'un élan furieux les Autrichiens sont refoulés et Arcole occupé.

Les deux braves qui avaient retiré leur général des mains de l'ennemi furent les héros de la journée: l'un était Daumesnil, l'autre, son compagnon d'armes Musy.

Plus tard, lorsque Joséphine (2), devenue impératrice, connut par l'empereur l'exploit des deux soldats, elle leur fit une pension sur sa cassette particulière.

Deux mois plus tard, une bataille se livre devant Mantoue. Les Autrichiens tentent une sortie désespérée. Une lutte terrible s'engage. Daumesnil, au premier rang, se fait jour dans la mêlée et enlève un drapeau. Fier de son trophée, il vient le présenter à Bonaparte. Le général, occupé à suivre l'action avec sa longue-vue, ne prend pas garde à Daumesnil. Sans mot dire, l'audacieux soldat se lance de plus belle au plus fort du combat. Il a aperçu un

(1) La famille d'Aumesnil, d'origine normande, avait été maintenue, en 1666, dans sa noblesse d'ancienne extraction, à la généralité de Caen. L'auteur de la branche du général, Pierre d'Aumesnil, seigneur de Varaville, avait épousé, en 1646, Marguerite de Mauvoisin. Un de ses petits-fils, Jean-François, le père du général, né à Fresney-le-Puceux (Calvados), vint se fixer à Périgueux, où il reçut des lettres de bourgeoisie le 19 décembre 1759.

(1) Archives de la ville de Périgueux.

(2) L'impératrice Joséphine. Voir *Contemporains*, n° 551.



magnifique drapeau, orné d'une riche cravate brodée d'or ; c'est celui-là qu'il prendra ; d'un élan irrésistible, il se jette au milieu des volontaires viennois et s'empare du drapeau.

Bonaparte, lorsqu'il vit Daumesnil et son étendard porté en triomphe, le félicita chaudement :

— Mais, dit-il, où est la cravate de la hampe ?

— La voilà, mon général, dit Daumesnil la tirant de sa poche ; vous ne m'avez rien accordé pour le premier drapeau, j'ai pris la liberté de me récompenser pour le second.

Dans une dépêche au Directoire, le général en chef fit l'éloge du soldat en racontant ce fait d'armes.

La même année, Daumesnil fut fait brigadier (14 juin), puis maréchal des logis (28 octobre).

## II. DAUMESNIL EN ÉGYPTÉ

### IL SAUVE BONAPARTE A SAINT-JEAN D'ACRE

Quand l'expédition d'Égypte est décidée, les Guides se retrouvent autour de leur général. 36 000 hommes, pris en grande partie dans l'armée d'Italie, s'embarquent à Toulon le 19 mai 1798 ; ils débarquent le 1<sup>er</sup> juillet à Alexandrie et le 21 livrent bataille, au pied des Pyramides, à l'armée turque.

Bonaparte range ses divisions en carrés ; la nombreuse cavalerie des mameluks s'élance contre les lignes françaises, tourbillonne tout autour comme une mer en furie ; les carrés tiennent bon et ne se laissent pas entamer ; nouvel assaut ; les plus intrépides cavaliers fondent à toute bride sur les rangs serrés des fantassins. L'un d'eux, terrible, invulnérable, malgré les baïonnettes et les balles, a pénétré dans un carré, frappant à droite et à gauche, semant autour de lui la terreur et le désordre.

Bonaparte, impatienté, appelle Daumesnil, et lui remettant son pistolet :

— Va me descendre ce cavalier !

Le vaillant sous-officier se porte au galop

vers le Turc, et un combat corps à corps, épique, se déroule sous les regards des troupes. Enfin le mameluk tombe. Daumesnil revient auprès de Bonaparte et lui rend son arme.

— Celui-là ne reviendra plus, dit-il.

Audacieux, toujours le premier à l'action, d'un courage bouillant, Daumesnil eut un jour à souffrir cruellement de l'emportement de son caractère.

C'était au Caire, peu après la victoire des Pyramides. Les soldats, joyeux, s'étaient le soir réunis dans un café, autour d'un punch gigantesque. On riait, on plaisantait, la joie éclatait, exubérante, chez ces jeunes hommes qui tous avaient quelque haut fait à raconter. Soudain, des officiers entrent ; la discipline obligeait les inférieurs à prendre une attitude respectueuse devant les chefs ; les rires s'apaisent.

Bientôt, quelques-uns murmurent contre les « gêneurs », et, excités par la boisson, laissent voir leur mécontentement. On leur intime l'ordre de se taire. Une discussion, qui prit une tournure sérieuse, s'ensuit et se termine par l'arrestation des mécontents. Daumesnil était parmi eux. Le lendemain, ils passèrent au Conseil de guerre.

Bonaparte avait exigé une punition exemplaire. Les Guides furent condamnés à être fusillés.

Grande fut la stupéfaction du général lorsqu'il sut que le brave Daumesnil était parmi les coupables. Il résolut de sauver celui qui l'avait lui-même sauvé à Arcole.

Il fit dire à Daumesnil qu'il serait épargné s'il demandait sa grâce.

— Jamais, sans mes camarades, répondit-il noblement ; qu'on me gracie ou qu'on me fusille avec eux.

Sur l'ordre du général en chef, il fut gracié, mais il assista à l'exécution de ses camarades. Ce fut une leçon terrible et qui lui profita.

« Cette tête chaude, ce cœur honnête, écrit un de ses biographes, devint un des fervents observateurs de la discipline. »

Au siège de Saint-Jean d'Acre, Dau-



mesnil renouvela ses prouesses. Une bombe tombe aux pieds de Bonaparte, elle va éclater. Daumesnil se précipite, entoure de ses bras son général et le couvre de son corps, tandis que le projectile se brise avec un bruit terrible.

Tous deux sont sains et saufs.

— Quel homme! dit simplement Bonaparte.

Peu d'instants après, on monte à l'assaut. Daumesnil, un des premiers, gravit l'échelle; arrivé sur le rempart, il est précipité dans le fossé par une explosion de mine en même temps qu'un coup de sabre le blesse à la tête.

Le jour même, il reçoit un des premiers sabres d'honneur décernés à l'armée.

Deux mois après, le 25 juillet 1799, complètement rétabli, il assiste à la bataille d'Aboukir; il est aux côtés du général, quand celui-ci, pour mieux voir la position de l'ennemi, monte sur une pièce de canon et devient aussitôt le point de mire d'une batterie ennemie.

Sans hésiter, Daumesnil prend à bras-le-corps le général en chef et le dépose à terre.

— Excusez, mon général, dit-il.

Au même instant, un boulet fauche la pièce, et Daumesnil, immobile, dans l'attitude du soldat dans le rang, salue militairement.

Pendant la charge finale qui acheva de jeter les Turcs à la mer, Daumesnil s'empara de l'étendard d'un pacha qu'il vint présenter à Bonaparte.

Le 25 août suivant, le général en chef, qui avait reçu des nouvelles de France, jugea le moment venu de rentrer en scène. Le 9 octobre, il débarquait à Fréjus, ramenant avec lui les Guides intrépides, parmi lesquels brillait au premier rang le brave Daumesnil.

### III. LE CONSULAT — MARENGO — L'EMPIRE WAGRAM

Après le coup d'État du 18 brumaire, le Premier Consul Bonaparte organisa la garde des consuls sous le commandement du gé-

néral Bessières (1). Daumesnil en fit partie avec son grade de maréchal des logis, dans le régiment des chasseurs à cheval dont Bonaparte aimait à porter l'uniforme.

Ce corps d'élite devait devenir la garde impériale.

Le 6 mai 1800, Daumesnil était promu adjudant-sous-lieutenant et suivait Bonaparte dans la campagne d'Italie que termina la victoire de Marengo.

Il prit part à la brillante charge de cavalerie, conduite par le général Kellermann, qui, combinée avec l'attaque de la division Desaix (2), changea la défaite en une soudaine et magnifique victoire.

En poursuivant l'ennemi dans sa retraite affolée, le détachement commandé par Daumesnil arriva devant un pont obstrué par des fourgons que l'ennemi en déroute avait renversés. Les caisses défoncées montraient des sacs d'où roulaient des pièces d'or. Des cavaliers, devant ces richesses, s'arrêtaient pour ramasser leur part du butin. Daumesnil revint vers les retardataires :

— Eh! quoi! vous oubliez que l'ennemi est là, cria-t-il d'une voix vibrante, allons, camarades, en avant, ne nous arrêtons pas aux éclaboussures, en avant et au galop!

Belles paroles qu'il devait répéter plus tard, montrant combien il était insensible aux séductions de l'argent quand sa conscience lui dictait un devoir.

A son retour en France, il reçut le grade de lieutenant (18 juillet 1800) et, le 1<sup>er</sup> août 1801, celui de capitaine. Lorsque fut créée la Légion d'honneur, il fut de la première promotion (14 juin 1804).

Il aimait à se rappeler cette journée, écrit un de ses biographes. Après la distribution, chaque légionnaire put circuler dans les rues, le ruban rouge sur la poitrine soutenant l'étoile d'argent. Une foule énorme escortait chacun de ces braves qui, aux yeux de tous, étaient des héros. Pendant plusieurs semaines, les passants saluaient cette croix, dont la vue seule exaltait le patriotisme.

Magnifique cavalier, admiré de toute l'armée, le brillant officier attirait tous les

(1) Bessières, duc d'Istrie. Voir *Contemporains* n° 490.

(2) Desaix. Voir *Contemporains*, n° 447.



regards. L'empereur le désignant un jour aux officiers autrichiens qui passaient avec lui la revue :

— C'est avec de tels hommes, dit-il, qu'on gagne des batailles.

A Austerlitz, il reçut de la main de l'empereur la croix d'officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille; Iéna, Eylau, Friedland furent le théâtre de ses exploits.

Le 2 mai 1808, il y eut à Madrid une insurrection contre les Français. Murat fit charger quelques escadrons dans la rue d'Alcala qui traverse la ville dans une partie de sa longueur. Daumesnil, à la tête des chasseurs de la garde, fut blessé dans cette affaire.

Il y a eu beaucoup de monde tué, écrit Murat (1), dans sa lettre à l'empereur, datée du 2 mai, au soir, les chasseurs de votre garde ont perdu quelques hommes. Le colonel Daumesnil s'est comporté, à son ordinaire, comme un brave; il a traversé deux fois l'attroupement avec ses chasseurs. Il a eu vingt hommes hors de combat, deux chevaux tués sous lui et a été blessé légèrement au genou.

En 1809, pendant la campagne d'Allemagne, Daumesnil fut chargé d'importantes missions et se distingua.

Le 13 juin 1809, il fut promu major des chasseurs à cheval de la garde; quinze jours après, les 5 et 6 juillet, eut lieu la terrible bataille de Wagram. L'armée autrichienne, sous le commandement de l'archiduc Charles, forte de 140000 hommes, assaille à gauche Masséna, au centre Bernadotte, qui perdent du terrain devant les forces supérieures de l'ennemi. L'empereur fait alors avancer une batterie de 100 canons sous la direction de Drouot, tandis que Macdonald attaque le centre autrichien, et Davout (2) la gauche. L'ennemi cède bientôt; la cavalerie le charge avec furie.

(1) Murat, lieutenant de l'empereur, en Espagne, par le comte MURAT, 1897.

Murat, roi de Naples, Voir *Contemporains*, n° 345.

(2) Voir *Contemporains*. Davout, duc d'Auerstaed, prince d'Eckmühl, n° 58; Drouot, n° 115; Macdonald, duc de Tarente, n° 533; Bernadotte, prince de Ponte-corvo, roi de Suède, n° 164; Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling, n° 363.

A la tête de ces ardents cavaliers, écrit le baron Larrey, franchissant l'espace à toute bride sous le feu continu des canons autrichiens, figurent le maréchal Bessières, blessé à la cuisse par un boulet qui avait traversé le ventre de son cheval; le général Lassalle, tué par un boulet, et plusieurs autres officiers tués aussi ou blessés.

Le colonel Daumesnil, paré de son brillant uniforme aux broderies d'or, monte un magnifique cheval, et, le sabre en main, parcourt au galop le front de son régiment.

Sa belle figure, empreinte d'une énergie martiale, inspire à ses soldats la confiance dans la victoire et excite l'enthousiasme dans les rangs. Sa voix retentissante fait entendre le suprême commandement de la charge, et tous s'élancent comme un ouragan à travers un nuage de poussière, faisant trembler le sol sous le pas de leurs chevaux.....

Le colonel s'est précipité au-devant des batteries ennemies, au milieu du feu, lorsque tout à coup son cheval fait un immense écart et tombe mort. Il a le ventre traversé par un boulet.

Le projectile, du même coup, brise la jambe gauche du cavalier, qui, laissant échapper son sabre, roule sur le sol, évanoui..... (1)

Il fut transporté immédiatement à l'ambulance la plus proche, et le chirurgien Larrey déclara l'amputation nécessaire.

— Vous êtes un terrible client, lui dit-il.

C'était, en effet, la vingt-troisième blessure du vaillant soldat. Pendant l'opération, on apporta un nouveau blessé, le lieutenant-colonel Corbineau, qui avait remplacé Daumesnil à la tête du régiment de chasseurs quand le colonel était tombé. Corbineau avait aussi reçu un boulet qui lui avait broyé la jambe. Les deux frères d'armes se revirent avec émotion. Ils furent, après l'opération, dirigés sur Vienne et logés au palais Esterhazy dans la même chambre.

Au milieu de ses souffrances physiques et morales, Daumesnil conservait sa belle humeur; il soutenait le courage défaillant de Corbineau qui, voyant sa carrière brisée, se désespérait.

— Que la volonté de Dieu soit faite, camarade, disait Daumesnil, resté religieux au fond du cœur, à travers les agitations de la vie des camps.

(1) *Moniteur universel*, 27, 28 et 29 mai 1873. Discours du baron Larrey fils à l'inauguration de la statue de Daumesnil à Vincennes.



Ses gais propos, ses fières réflexions consolait Corbineau.

Larrey ne pouvait taire son admiration.

— Je n'ai jamais vu un caractère de cette trempe ! disait-il.

Tout mutilé qu'il était, Daumesnil trouva encore l'occasion de se dévouer, au risque de sa vie, pour sauver celle de son compagnon.

C'était le jour de l'entrée triomphale de Napoléon à Vienne, parmi les cris d'enthousiasme des soldats, le bruit prolongé du feu d'artifice, les illuminations.

Corbineau s'était endormi. Daumesnil entend soudain un bruit léger comme celui que ferait un liquide tombant goutte à goutte sur le sol. Il appelle Corbineau et lui demande ce qui peut produire ce bruit. Pas de réponse. Une horrible pensée lui traverse l'esprit ; Corbineau perd son sang à travers son pansement.

Sans hésiter, par un effort surhumain, Daumesnil se laisse glisser de son lit, se traîne près de la couche de son ami. Il le voit, pâle, évanoui, respirant à peine ; il va mourir. Le sang s'épanche sur le sol où il a déjà produit une large mare.

La voix de Daumesnil appelle « à l'aide », mais tout le monde est dehors, attiré par la fête ; personne ne répond.

Rampant sur le parquet, s'aidant des mains et de sa jambe droite, il atteint enfin la porte de la chambre ; il lui faut encore descendre l'escalier.

S'accrochant à la rampe, maintenant l'appareil de sa jambe amputée, il parvient enfin au rez-de-chaussée et, de tous ses poumons, appelle au secours. Un passant l'a entendu ; il ouvre. Daumesnil, épuisé, fait signe de monter, et s'affaisse évanoui.

On put arrêter à temps l'hémorragie de Corbineau qui reprit ses sens un peu avant Daumesnil. Celui-ci, lorsqu'il revint à lui, s'informa aussitôt de son camarade ; le sachant sauvé, il lui dit, de ce ton de bonne humeur qui ne le quittait jamais :

— Sais-tu bien, camarade, que j'ai été voir les illuminations cette nuit !....

L'empereur récompensa le brave soldat

en lui donnant le titre de baron (1) et en l'attachant à l'état-major avec une dotation de 8 000 francs.

#### IV. MARIAGE DE DAUMESNIL — GOUVERNEUR DE VINCENNES

La vie mouvementée des champs de bataille était finie pour Daumesnil, mais non sa carrière militaire.

Il était jeune, actif, et gardait sa belle prestance, malgré sa jambe de bois qui, d'ailleurs, lui devint un titre de gloire, rappelant son héroïque conduite.

A Paris, dans les salons, au milieu des brillants officiers, chamarrés d'or, la jambe de bois de Daumesnil valait les plus beaux grades.

Toujours gai, plein d'esprit, le glorieux blessé s'attirait toutes les sympathies. Il avait remarqué dans le salon du baron Martin Garat, *(2)* premier directeur général de la Banque de France, la fille de la maison, M<sup>lle</sup> Léonie Garat, qui avait près de dix-sept ans, dont la beauté et les qualités morales lui faisaient une vive impression.

Il s'en ouvrit à une personne amie, avouant qu'il n'osait la demander à cause de son infirmité.

Peu de jours après cette confidence, il sut qu'il serait accueilli comme le méritait un noble cœur qui avait vaillamment servi son pays.

Napoléon, pour reconnaître les services de Daumesnil, ajouta, par décret du 1<sup>er</sup> janvier 1812, à la première dotation de 8 000 fr., une nouvelle pension de 4 000 francs.

Peu de jours après, il jetait les yeux sur Daumesnil pour un poste de choix.

(1) L'empereur l'autorisa à rappeler dans ses armes le nombre des drapeaux qu'il avait pris sur l'ennemi. Les armoiries de Daumesnil se lisent comme suit :

Coupé, le premier parti de sinople au cor de chasse d'or et de gueules au signe des barons tirés de l'armée ; le deuxième parti d'azur, au trophée de sept drapeaux et deux fusils avec baïonnettes d'argent, soutenus de deux tubes de canon du même, et pour livrées les couleurs de l'écu. Lettres patentes en date du 9 mars 1810. — Archives nationales.

*(2) Chevalier de la Légion  
d'honneur (août 1814) —*



Mon cousin, écrivait-il au maréchal Bessières, duc d'Istrie, le 27 janvier 1812, Daumesnil étant blessé ne peut rester major; il faut me faire un rapport sur cet officier que mon intention est d'employer militairement. Ne pourrait-on pas lui donner le commandement de Vincennes, avec un grade supérieur et un bon traitement? Vincennes étant une prison d'État et un des quartiers de la garde, j'ai besoin là d'un homme sûr.....

L'empereur voulut signer au contrat de mariage de son bon serviteur, et quelque temps avant le mariage, le 2 février 1812, il le fit appeler.

C'était au moment des préparatifs de la campagne de Russie.

— J'ai besoin, dit-il, d'un homme sur lequel je puisse compter: j'ai songé à vous.

Le donjon de Vincennes aura la garde du matériel et des munitions nécessaires à l'armée; je vous nomme gouverneur de Vincennes avec le grade de général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur (21 février 1812).

Le 11 février, le mariage fut béni à l'église Notre-Dame des Victoires.

Le ménage s'installa aussitôt à Vincennes, où Daumesnil, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, devait rester en permanence, sortant le moins possible, toujours présent aux travaux et tenu à une surveillance incessante (1).

Le fort de Vincennes contenait pour plusieurs millions d'objets de valeur, plus le matériel de guerre et les munitions de l'armée.

La confiance de l'empereur était bien placée; Daumesnil devait garder Vincennes en dépit des plus grandes difficultés. Il devint bientôt populaire. Sa femme, douée comme lui d'un grand cœur, se faisait

adorer de la population. Elle visitait les pauvres, leur distribuant des secours, heureuse d'adoucir pour un moment leurs souffrances. Elle égayait de sa bonne humeur le logement du gouverneur qui, malgré son heureux caractère, s'attristait en apprenant les revers de la campagne de Russie.

Il attendait cependant chaque jour un retour de la fortune; celui qui avait toujours assisté à des victoires ne pouvait croire à la défaite. Elle vint néanmoins et très rapide. Après la désastreuse campagne de Russie (1812) vint la non moins malheureuse campagne d'Allemagne, terminée par le désastre de Leipzig (1813), puis la campagne de France; un million de soldats ennemis débordant par toutes nos frontières dégarnies envahissent nos provinces.

L'Europe entière est en armes, écrit le baron Larrey dans sa *Notice sur Daumesnil*, l'Empire est renversé, Paris est menacé, envahi; un seul refuge reste encore à sa nationalité, c'est le fort de Vincennes, aux portes de la capitale.

C'est de là que partent toutes les munitions de guerre, c'est là qu'elles retournent pour échapper aux prises faites par l'ennemi.

Les cours converties en arsenal sont encombrées de caissons et de projectiles, le donjon est transformé en magasin à poudre, et le nombre des gargousses est si considérable qu'il dépasse toutes les prévisions. La totalité de ce matériel immense est évaluée à plus de 90 millions de francs (1).

Le gouverneur, pour suffire à la direction et à la surveillance d'un aussi formidable approvisionnement, n'a plus un instant de repos, ni le jour, ni la nuit, car il sait qu'un oubli, une imprudence peut suffire, pour faire sauter la place et entraîner d'incalculables désastres.....

## V. DAUMESNIL EN 1814

Le canon tonne au loin, le cercle de fer qui entoure Paris se resserre de plus en plus. Daumesnil, résolu à mourir plutôt que de se rendre, fait partir sa femme et son fils, à peine âgé de deux ans, afin de leur épargner tout danger. Il ignore que Paris a capitulé le 30 mars 1814 et que, aux termes de la capitulation, le matériel des

(1) Le château de Vincennes fut d'abord un simple rendez-vous de chasse construit par Louis VII en 1154. Ses successeurs y firent des embellissements et des agrandissements.

Une chapelle y fut annexée, où saint Louis déposa la sainte couronne d'épines.

Louis XI fit fortifier le donjon qui devint prison d'État. Nombre de prisonniers illustres ou célèbres y passèrent: Condé, Fouquet, le duc de Beaufort, Diderot, Mirabeau, Latude, les ministres de Charles X.

Sous Napoléon I<sup>er</sup>, le fort de Vincennes servait à la fois de dépôt au matériel de guerre et de prison. Le malheureux duc d'Enghien y fut détenu quelques heures, jugé par une commission militaire et fusillé (20 mars 1804). Voir *Contemporains* n° 402.

(1) On fabriqua à Vincennes, de 1812 à 1815, 350 000 cartouches d'infanterie et 40 000 gargousses par jour.



forts qui entourent la capitale doit être livré.

Pendant la nuit, Daumesnil, à la tête de 250 chevaux, fait rentrer dans la forteresse une grande quantité de fusils, de canons et de munitions, et lorsque les commissaires des armées alliées se présentent pour se faire remettre ce que contenait Vincennes, Daumesnil s'y refuse catégoriquement, disant qu'il lui fallait un ordre du gouvernement provisoire.

— On vous prendra par la famine, dit un parlementaire.

— Essayez, reprit tranquillement Daumesnil.

— Nous vous ferons sauter.

— Si vous voulez, nous sauterons ensemble ! j'ai là dix-huit cent milliers de poudre.....

— Quand vous m'aurez rendu ma jambe, conclut le général, je vous rendrai Vincennes !..... (1)

Devant une si ferme attitude, les parlementaires comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se retirer.

D'autres difficultés, plus graves encore, surgirent alors. Napoléon avait abdiqué et le Sénat avait appelé Louis XVIII à régner. La garnison, composée en grande partie de gardes départementales, commençait, grâce aux menées de quelques mécontents pressés de rentrer chez eux, à blâmer l'attitude intransigeante du gouverneur. La chose alla si loin que, le 7 avril, un des hommes coucha en joue le général et l'aurait tué, si son bras n'avait été détourné.

Daumesnil s'avança vers ceux qui parais-

saient les plus excités et leur ordonna d'une voix terrible de mettre bas les armes. Puis il leur adressa une énergique harangue, déclarant que les bons soldats resteraient avec lui et que les autres pouvaient se retirer. Joignant le geste à la parole, il allait vers chacun d'eux, les prenait par le bras :

— Veux-tu t'en aller ? Veux-tu aussi m'abandonner ? Es-tu, toi aussi, des poltrons ?

Il en ramena ainsi beaucoup ; ceux qui persistèrent dans le désir de quitter le fort durent rendre leurs armes et leurs uniformes et furent honteusement renvoyés. Daumesnil fit murer la poterne par où ils étaient sortis.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre du gouvernement provisoire lui demandant de réunir ses forces à celles du gouvernement.

Il y répondit le 8 avril :

*Le général gouverneur de Vincennes  
au gouvernement provisoire.*

Vincennes, 8 avril 1814.

MESSIEURS,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Il me semble que mon devoir est de conserver à la France l'immense quantité d'artillerie et de munitions de toute espèce que l'empereur m'a confiées.

Sans prendre aucun parti sur la demande que vous me faites de réunir la place de Vincennes au gouvernement provisoire, question qui mérite une mûre réflexion, j'avoue que ce qui influerait infiniment sur mon opinion et sur ma résolution serait d'obtenir la certitude que ces précieux approvisionnements seront conservés à la France et qu'aucune troupe alliée ou ennemie n'entrera dans le fort pour en prendre possession.

Je supplie le gouvernement provisoire de m'accorder à cet égard une réponse positive que M. l'adjudant Tourton peut me rapporter demain.

BON DAUMESNIL.

On ne fit pas de réponse à cette lettre, mais, pour vaincre l'obstination du gouverneur, on eut recours à M<sup>me</sup> Daumesnil, qui consentit à se rendre auprès de son mari pour lui faire comprendre qu'il fallait céder.

La duchesse d'Abrantès a raconté l'incident dans ses *Mémoires* :

(1) L'authenticité de ce mot célèbre a été contestée ; s'il est possible qu'il n'ait pas été prononcé exactement dans la forme que lui a donnée l'histoire, il n'est pas douteux que le général ne l'ait dit. Un rapport du 3 avril 1814, concernant l'état de Paris et dont nous extrayons le passage suivant, en fait foi :

*Vincennes n'est pas rendu, on dit que le commandant a répondu à la sommation qui lui aurait été faite en disant qu'il lui fallait un ordre de Sa Majesté pour se rendre. On dit aussi qu'il aurait ajouté que les Autrichiens lui ont enlevé une jambe et qu'il fallait qu'ils la lui rapportassent ou qu'ils lui emportent l'autre.....*

(Extrait de 1814, par HENRI HOUSSAYE, p. 575.)



Le général Daumesnil, écrit-elle, était enfermé dans le donjon et menaçait de faire tout sauter plutôt que de se rendre : Talleyrand, président du gouvernement provisoire, envoie chercher le général Tourton (commandant en chef de la garde nationale) et lui dit qu'il fallait faire comprendre au général Daumesnil qu'il rendit la place.

M. Tourton s'en fut à la Banque de France trouver M<sup>me</sup> Daumesnil (alors logée chez son père), qui se mourait d'inquiétude parce qu'elle connaissait son mari.

— Mon Dieu, dit-elle à M. Tourton, je voudrais bien vous seconder ! D'autant plus que je suis certaine que vous ne proposerez rien que de convenable à mon mari. Mais comment faire ? Il est entouré et rien ne peut lui parvenir.

Le général Tourton se procura des autorisations pour traverser les postes ennemis et revint chez M<sup>me</sup> Daumesnil. Il lui recommanda de faire atteler sa voiture avec ses gens en grande livrée ; puis il fit emballer dans la calèche des provisions, pâtés de foie, bons vins, terrines de Nérac, etc.

— Maintenant, dit-il, prenez votre fils et partons.

Lorsqu'on fut un peu plus en deçà de Paris que la portée du canon des remparts, M. Tourton fit arrêter la calèche et descendre la jeune mère et son fils. Derrière eux marchaient des domestiques dont la livrée devait se voir de loin.

De temps en temps le canon de Vincennes tirait, mais il n'atteignait personne. Bientôt M. Tourton reconnut le général qui braquait sa longue-vue sur le singulier convoi qui s'avancait.

— Maintenant, s'écria-t-il, Daumesnil nous a vus, ce serait bien le diable s'il tirait sur sa femme et sur son fils.

En effet, le général s'en vint à leur rencontre à la première poterne.

— Que venez-vous chercher ici ? leur dit-il d'un air attristé.

— Nous venons déjeuner avec vous.

— Et que voulez-vous que vous offre un pauvre assiégé ?

— Oh ! s'écria M. Tourton, je ne me suis pas hasardé à faire un mauvais déjeuner ! Voici de quoi régaler toute la garnison.

Pendant le déjeuner, Tourton fit connaître sa mission.

— Je ne rendrai Vincennes qu'à des mains françaises. Voilà ma dernière volonté, répliqua Daumesnil.

Le gouvernement provisoire accepta.

La Restauration remplaça Daumesnil

par le général de Puivert. Le glorieux invalide était nommé commandant de la place de Condé-sur-l'Escaut, dans le Nord, et chevalier de Saint-Louis (17 janvier 1815).

#### VI. 1815 — DAUMESNIL SE PRONONCE POUR NAPOLÉON — DE NOUVEAU GOUVERNEUR DE VINCENNES — SECOND SIÈGE

Le général Daumesnil se mit donc en route pour sa nouvelle destination, mais à peine y était-il installé qu'il apprit le débarquement de l'empereur à Fréjus. Il vit avec joie le retour de Napoléon I<sup>er</sup> et crut revoir les beaux jours de l'Empire.

Dès le 22 mars 1815, dit le rapport du général Laloy au ministère de la Guerre (1), M. le général Daumesnil, gouverneur de Condé-sur-l'Escaut, plein de reconnaissance et d'enthousiasme pour la personne de Sa Majesté, annonça à sa garnison que désormais la place de Condé serait défendue au nom de l'empereur : il jura le premier de mourir s'il le fallait pour une si belle cause et de se refuser à toute demande contraire à l'engagement qu'il venait de prendre.

A sa voix, à la vue d'un général privé d'un membre perdu en défendant l'État, les soldats du 12<sup>e</sup> ne purent contenir leur émotion : ils rompirent leurs rangs en désordre, entourèrent leur général et lui promirent de le soutenir dans sa noble entreprise ; ils le jurèrent au nom de l'empereur, et ils arborèrent aussitôt la cocarde tricolore.

Depuis ce jour, Condé s'est déclaré en état de siège : ainsi cette place était pour l'empereur, avant même de savoir que la France, fidèle à Sa Majesté, l'avait ramené en triomphe dans sa capitale.

Votre Excellence reconnaîtra, dans la conduite du gouverneur de Condé, ce brave qui, depuis les premières campagnes d'Italie, n'a pas quitté l'empereur un seul instant, et qui, dans Vincennes même, attestait sa fidélité à l'empereur, en résistant aux armes de l'ennemi et à ses séductions.

Napoléon lui donna le 27 mars 1815 le commandement de Vincennes où il remplaça le général marquis de Puivert. Pour reconnaître ses services, il le gratifia en outre d'une nouvelle dotation réversible sur la tête de son fils.

Mais le nouveau règne de Napoléon ne devait être que de *cent jours*. L'aigle allait

(1) *Moniteur universel* du 29 mars 1815.



être définitivement vaincu à Waterloo, la France de nouveau envahie, Paris de nouveau occupé par l'ennemi.

L'invasion mit Daumesnil aux prises avec les alliés. Ceux-ci le trouvèrent aussi indomptable qu'en 1814. Après l'abdication de Napoléon (1), les Chambres avaient constitué un gouvernement provisoire.

Trois jours après Waterloo, Daumesnil, dans une lettre datée du 21 juin 1815, écrivait au maréchal Davout : « L'ennemi n'entrera dans le château que lorsque je ~~serai~~ <sup>ne</sup> serai plus..... » Dès le 8 juillet 1815, se voyant bloqué par les troupes prussiennes, Daumesnil se prépara à la résistance.

La garnison de Vincennes était forte de 1402 hommes et 303 chevaux, avec des vivres pour trois mois.

Le 11, Daumesnil prévint le maire de Vincennes de faire évacuer le village et, comme on avait coupé les eaux, Daumesnil fit demander le général ennemi. L'entrevue eut lieu le soir même, à 6 heures.

Daumesnil se plaignit, en termes vifs, de ce que les conduites d'eaux avaient été coupées et menaça, si elles ne lui étaient pas rendues, de foudroyer l'ennemi.

On lui proposa de se rendre à des conditions avantageuses; on alla jusqu'à lui offrir un million; mais le vaillant soldat rejeta avec indignation de pareilles propositions. Comme le général ennemi lui faisait observer que Vincennes serait bientôt à bout de forces et de munitions, Daumesnil répondit d'un ton ferme qu'il était décidé à s'enterrer sous les débris du château plutôt que de se rendre.

Un des témoins de cette mémorable entrevue, M. Canis, conservateur des vivres au donjon de Vincennes, en donnant ces détails dans une lettre inédite (2), ajoute que toutes les dispositions étaient prises; que d'intrépides Français étaient en faction aux poudrières pour faire sauter assiégés et assiégeants dès que l'ennemi pénétrerait dans le fort.

Les menaces de Daumesnil produisirent

leur effet; les eaux furent rendues et, peu après, le blocus abandonné.

Le 13 juillet, Daumesnil reçut une lettre du nouveau ministre de la Guerre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr (1) qui l'avisait que Louis XVIII (2) était remonté sur le trône et qu'il se rendrait coupable au plus haut degré en faisant une plus longue résistance.

Le gouverneur fit arborer le drapeau blanc, mais refusa de rendre la place.

Dix jours plus tard, il apprit que les alliés étaient autorisés à reconnaître le matériel contenu dans le fort; Daumesnil ne put se résoudre à tout abandonner. Il fit cacher dans les souterrains la plus grande partie du matériel et, le 6 août, les commissaires des alliés ne virent dans la place que de mauvais canons et des fusils détériorés, qui furent livrés le 12.

Le général comte de Rochechouart, commandant la place de Paris en 1815, pour le roi Louis XVIII, raconte dans ses *Souvenirs* (3) que Daumesnil, surveillé par les Prussiens et ne pouvant avoir aucune relation avec l'extérieur, profita du transport d'une femme à l'hôpital et fit cacher dans ses jarrettières un billet pour le duc de Feltre, lui demandant des renforts. Le duc chargea le comte de Rochechouart de voir Daumesnil. C'était en octobre 1815.

Rien ne pourrait exprimer, écrit le comte de Rochechouart, la surprise et le plaisir qu'éprouva le général Daumesnil en me voyant devant le pont-levis du château; les chaînes rapidement abaissées furent relevées dès que j'eus franchi le fossé. Arrivé dans son cabinet, je lui dis que le ministre de la Guerre, pénétré de la difficulté de sa position, m'avait chargé de lui témoigner combien sa conduite ferme et courageuse était appréciée du roi.....

La conversation suivante s'engagea :

*Le général.* — J'aurais besoin d'un secours d'hommes, ma garnison se composant seulement de 50 vétérans, 36 cavaliers démontés et 15 soldats du génie, enfin d'une vingtaine d'officiers supérieurs. (Le reste s'était dispersé.)

*Moi.* — Jamais les Prussiens ne laisseront pénétrer des renforts.

(1) Gouvion-Saint-Cyr. Voir *Contemporains*, n° 636.

(2) Louis XVIII. Voir *Contemporains*, n° 236.

(3) *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, par le C<sup>e</sup> DE ROCHECHOUART. 1889.

(1) Napoléon I<sup>er</sup>, voir *Contemporains*, n° 176-181.

(2) Nous en devons communication à l'arrière-petit-fils du général, le baron Pierre de Clairval.



*Le général.* — J'en suis convaincu, mais à présent que je suis certain de l'appui et de l'approbation du roi, j'essayerai de lutter, bien déterminé à exécuter le projet que j'ai communiqué au colonel prussien en réponse à sa sommation de lui livrer le château et l'arsenal.

*Moi.* — Pouvez-vous me dire quel est ce projet?

*Le général.* — J'ai fait entrer le colonel dans cette chambre où nous sommes, c'est ma chambre à coucher ; vous voyez quel en est l'ameublement (c'était une pièce de canon de 24 sur son affût ; la grande fenêtre de l'appartement occupé jadis par la régente Anne d'Autriche lui servait d'embrasure ; d'un côté se trouvait une pile de boulets, de l'autre des cartouches à mitraille), puis je lui dis qu'à moins d'un ordre écrit de la main du roi de France je ne rendrais pas la place....

Je lui montrai alors la petite trappe qui est sous vos pieds et, la levant, je le prévins qu'elle correspondait par un tuyau de fer blanc posé depuis quelques jours à la grande poudrière qui est audessous de nous : j'y jetterais un tison enflammé qui nous ferait tous sauter....

Je périrai avec gloire en donnant à mon pays la dernière preuve de dévouement qui soit à ma disposition, car je veux mourir avec tout ce que j'ai de plus cher au monde....

Daumesnil fit venir sa femme et son enfant, à peine âgé de deux ans, et, les montrant au comte de Rochecouart, déclara que le même tombeau les renfermerait tous trois.

Mes yeux se remplirent de larmes, ajoute le comte de Rochecouart, en entendant ces paroles prononcées sans jactance, et je pris congé de cet homme courageux, pénétré d'estime pour sa noble conduite....

Daumesnil ne rendit la place qu'en décembre et seulement entre les mains des commissaires de Louis XVIII, après avoir fait accepter comme clauses de la capitulation que la totalité du matériel resterait la propriété du pays et que le territoire de Vincennes serait respecté.

Ces conditions ratifiées, Daumesnil fit baisser le pont-levis, sortit du fort en grande tenue à la tête de la garnison.

Il fut mis à la retraite à dater du 9 septembre 1815 avec une pension annuelle de 5 000 francs.

Avec la chute de l'Empire, il avait perdu les pensions et dotations que lui allouait Napoléon et qui s'élevaient à plus de 60 000 fr. Il n'eut, dit-on, pas un mot de regret.

## VII. DAUMESNIL SOUS LA RESTAURATION — L'AVÈNEMENT DE LOUIS-PHILIPPE LE RAMÈNE A VINCENNES

Pendant les quinze années que dura la Restauration, Daumesnil resta dans une retraite silencieuse. Son intérieur de famille, sa femme, un fils et deux filles, était toute sa joie. Quelques amis, des compagnons d'armes, l'engageaient à protester contre l'oubli où on semblait le tenir. Il refusa de rien solliciter, écartant les requêtes que faisaient pour lui ceux qui l'entouraient.

Il faisait mieux encore ; il calmait les mécontentements de ses anciens compagnons qui maugréaient contre le gouvernement. Lorsqu'il les entendait souhaiter un retour de l'Empire et s'irriter de la politique de Louis XVIII, il leur tenait un langage élevé.

Un d'eux, le colonel Planzeaux, vieux grognard intraitable, reprochait un jour à Daumesnil sa mansuétude pour le gouvernement dont il n'avait pas à se louer.

— Qui vous dit que ceux qui gouvernent ne nous valent pas ? Dieu seul voit au fond des cœurs, répondait Daumesnil.

— Et chacun le fond de sa bourse, concluait Planzeaux.

C'est de la France qu'il aimait parler.

« Le pays est-il content ? est-il prospère ? Y a-t-il du travail pour tous, du pain pour les pauvres, une justice pour les chena-pans ?

» Si la France est heureuse, cela me suffit ! »

Un jour, Daumesnil se reposait au Jardin des Tuileries, sur un banc ; le général marquis de Clermont-Tonnerre (1), alors ministre de la Guerre, l'ayant reconnu, vint lui serrer affectueusement la main.

Au bout de quelques minutes de conversation, il dit au soldat de l'Empire que le gouvernement serait aisé de lui être agréable.

Daumesnil remercia le ministre, mais ne voulut rien accepter.

D'autres personnes influentes, amies du

(1) Clermont-Tonnerre. Voir *Contemporains*, n° 507.



baron Garat (1), tentèrent de faire revenir Daumesnil sur sa résolution : il fut inflexible.

— Je ne puis pas servir, répondait-il, j'ai toujours mon passé devant les yeux. Il faut être reconnaissant. D'autres font bien de servir, mais moi, je ne puis; d'ailleurs la France n'a pas besoin de moi.....

On ne pouvait qu'admirer cette noble attitude.

Il n'avait au cœur que deux passions, écrit le général baron Ambert : l'amour de la famille, l'amour de la patrie. Il ne cherchait pas, comme tant d'autres, à se draper dans le manteau de la pauvreté pour exciter cette sorte de pitié qui donne naissance aux plaintes et encourage le mécontentement.

Il vieillissait sans haine et sans plainte, faisant des vœux pour le bonheur du pays.

Le parti de l'opposition tenta plusieurs fois de se servir de son nom pour rallier les mécontents. Daumesnil en manifesta la plus vive contrariété.

Quelque temps avant la révolution de Juillet, se promenant dans le jardin du Palais-Royal, il fut abordé par un groupe de personnes qui lui proposèrent de prêter son nom à des intrigues secrètes qui se tramaient contre le gouvernement.

Le général repoussa ces propositions avec une grande indignation.

Un de ses amis le rencontra quelques minutes plus tard.

— Croyez-vous, lui dit le général, la figure irritée, croyez-vous que ces misérables osaient me proposer, à moi, d'inscrire mon nom sur une liste d'affiliés à une conspiration! Qu'ils y reviennent!

Entouré des siens, vivant très simplement dans une propriété de son beau-père, près de Corbeil, aux bords de la Seine, le général n'attendait plus rien de la fortune.

Les événements allaient cependant le ramener dans la vie publique.

Il était dans sa petite propriété de Corbeil lorsque, le 28 juillet 1830, on eut la

nouvelle de la révolution qui venait d'éclater à Paris à la suite des malheureuses ordonnances de Charles X (1).

Des bateliers, qui connaissaient bien Daumesnil pour l'avoir vu souvent, se portèrent vers sa demeure en l'acclamant.

— A Vincennes, général! Vive Daumesnil! Vive la Jambe de bois! C'était le surnom populaire qui lui était resté.

Le lendemain, des amis vinrent le chercher, et, un peu malgré lui, l'emmenèrent à Paris.

Aux barricades, il fut reconnu et salué des cris de : « Vive Daumesnil! à Vincennes! à Vincennes! »

Le lieutenant général du royaume, Louis-Philippe d'Orléans, le fit appeler au Palais Royal, et à son arrivée, lui donnant l'accolade, lui dit :

— Général, Vincennes vous attend!

Une heure après, Daumesnil, à cheval, traversait Paris suivi d'une foule toujours croissante, qui, au cri de : « Vive la Jambe de bois! » l'accompagna jusqu'au donjon.

Le vaillant défenseur de Vincennes se retrouvait dans les murs qu'il avait illustrés quinze ans auparavant.

#### VIII. DAUMESNIL PROTÈGE LES MINISTRES PRISONNIERS — IL EST NOMMÉ LIEUTENANT GÉNÉRAL.

Une nouvelle mission incombait au gouverneur de Vincennes : celle de garder et de protéger les ministres de Charles X qui avaient signé les ordonnances, causes de la révolution.

Le prince de Polignac (2), le comte de Peyronnet, M. de Chantelauze, M. de Guernon-Ranville, avaient été arrêtés en août 1830 et enfermés à Vincennes. Le peuple demandait avec impatience leur mise en jugement. Le nouveau gouvernement ne pouvait refuser cette satisfaction à l'opinion publique, mais il voulait sauver la vie des accusés.

(1) Le Conseil municipal, dans sa séance du 31 décembre 1904, a rendu un hommage public à la mémoire de Martin Garat en donnant son nom à une rue de Paris.

(1) Charles X. Voir *Contemporains*, n° 41.

(2) Prince de Polignac. Voir *Contemporains*, n° 621.



En apprenant qu'on désirait sauver les ministres, les plus ardents des meneurs révolutionnaires commençaient à manifester leur mécontentement. Le 18 octobre, la foule se porta au Palais-Royal où résidait Louis-Philippe en poussant des cris tumultueux et en demandant la mort des ministres; de là, elle se rendit à Vincennes.

Sous les murs de la citadelle, la multitude, comme une mer orageuse, gronde furieusement. Les uns réclament les ministres pour les écharper; les autres proposent d'enfoncer les portes, de monter à l'assaut du donjon.

Daumesnil fait baisser le pont-levis et se présente seul devant la foule furieuse. Il avise un enfant :

— Viens ça, mon ami, dit-il, j'ai oublié ma canne, tu vas me servir de bâton de vieillesse.

Ainsi appuyé sur un enfant du peuple, il harangue les insurgés d'une voix ferme :

— Voyons, mes enfants, crie-t-il, ne me connaissez-vous pas? Ne savez-vous pas que Daumesnil ne se rend pas?

Autrefois les Prussiens m'ont demandé de capituler : j'ai refusé; ma consigne me défendait d'abandonner mon poste

Aujourd'hui, j'ai la garde des prisonniers; mon honneur et mon devoir m'obligent à les défendre. Vous demandez les têtes des accusés, vous ne les aurez qu'avec ma vie! Les ministres doivent être jugés par la loi!.....

Ce courageux langage produisit une vive impression. Les cris de : « Vive Daumesnil! Vive la Jambe de bois! Il a raison!..... » se

répandirent, et peu à peu la foule se retira. Le général mit à sa tête un tambour, de telle sorte que le bruit donnât l'alarme aux troupes organisées et leur permit de prendre des mesures d'ordre à l'arrivée de cette foule exaltée. La ruse était habile et réussit



LE GÉNÉRAL DAUMESNIL A VINCENNES (D'après PHILIPPEAU.)

Les ministres sauvés eurent toujours la plus vive reconnaissance pour Daumesnil, qui resta bien plus leur protecteur que leur gardien. Une anecdote racontée par la baronne Daumesnil dans ses *Souvenirs* inédits montre quelle sollicitude de tous les instants avait le général pour ses prisonniers.



Les ministres pouvaient recevoir les personnes qui venaient les visiter. M. de Peyronnet ne descendait que lorsque sa fille, la marquise d'Alon, venait le voir. Une fois Daumesnil lui refusa l'autorisation de descendre dans la cour du donjon pour recevoir sa fille. L'ex-ministre entra dans une violente colère contre la tyrannie du gouverneur et lui dépêcha son avocat pour savoir la cause de ce caprice.

Daumesnil, pour toute réponse, conduisit l'avocat dans la cour du donjon et, lui montrant le garde national de faction :

— Connaissez-vous cet homme ?..... lui demanda-t-il.

— Oui, sans doute, reprit celui-ci qui venait de comprendre et serra la main du général.

Ce factionnaire n'était autre qu'un mulâtre nommé Bizet, condamné à une peine infamante sous le ministère Peyronnet. Son arme était chargée, il avait la vengeance dans le cœur, il n'attendait que l'occasion pour faire feu.....

M. de Peyronnet ne put que remercier avec effusion le gouverneur de lui avoir encore une fois sauvé la vie.

Quelques jours plus tard, le 10 décembre, on vint chercher les ministres pour les conduire au Luxembourg où siégeait la Chambre des Pairs qui devait les juger. Un des ministres, M. de Chantelauze, était souffrant; la Commission insistait pour qu'il suivît ses compagnons de captivité. Daumesnil s'y opposa et promit d'amener lui-même le prisonnier le lendemain.

Il l'installa, en effet, le lendemain dans une confortable voiture, et au moment de partir, s'avisant que son prisonnier n'était pas assez couvert, il remonta chez lui pour chercher une couverture et en envelopper le malade.

Sous sa sauvegarde, l'ancien ministre traversa Paris sans qu'aucun incident vînt augmenter ses souffrances.

Les services du général, sa noble existence méritaient de justes récompenses. Ses amis le pressaient souvent de solliciter les faveurs royales. Daumesnil y répugnait;

cependant pour satisfaire aux légitimes désirs des siens, il demanda en 1830, par une note adressée à l'état-major général, à être élevé au grade de lieutenant-général (aujourd'hui général de division), grade auquel il avait droit.

J'avais juré de servir l'empereur avec fidélité, écrit-il dans cette note, je lui avait promis que jamais les étrangers n'entreraient dans ma place; j'ai tenu ma parole.

Deux fois bloqué et attaqué par les armées alliées, j'ai su les repousser avec vigueur; j'ai conservé à mon pays 86 millions de matériel.

Toute la France connaît ma défense et y a applaudi: deux fois, j'ai donc été mis à la retraite pour avoir trop bien défendu Vincennes. Les offres que les ennemis m'ont faites étaient déshonorantes; je les ai repoussées et, certes, il y avait de quoi tenter la cupidité.

Je n'ai jamais prêté serment ni à Louis XVIII ni à Charles X; je ne les ai jamais vus. Charles X a envoyé chez moi le prince de Poix et le duc de Grammont, je n'ai rien voulu accepter d'eux.

J'ai perdu à cette époque 25 000 francs pour le gouvernement de Vincennes; 3 000 francs sur la cassette de l'empereur; 16 000 francs sur les petites affiches; 4 000 francs en Illyrie; 8 000 francs à Rome, et 2 000 francs sur le mont de Milan.

J'ai supporté toutes ces pertes avec résignation; je n'ai jamais été à la Cour et je défie tous les ministres de pouvoir dire qu'ils m'aient jamais vu chez eux, que je leur aie écrit ou fait une demande.

Aujourd'hui, tout dévoué à Louis-Philippe I<sup>er</sup> (1), je réclame aux droits fondés sur les lois, telles que les établissent les ordonnances de Louis XIV (6 avril 1705), la loi du 26 juillet 1792, du 2 brumaire et le décret impérial du 24 décembre, conçu en ces termes :

« Tout gouverneur ou commandant qui, d'après les comptes particuliers qui nous seront parvenus, aura défendu la place en homme d'honneur et sujet fidèle, nous sera présenté par notre ministre de la Guerre dans un jour de parade et en présence des troupes, nous lui donnerons un grade au-dessus du sien, comme un témoignage de notre satisfaction. »

Je réclame donc le grade de lieutenant-général, en ayant déjà eu le rang, comme on le verra par les appointements que l'on m'avait fixés à Vincennes en raison de mes services dans la garde impériale.

On fit droit à sa requête et, le 27 février 1831, il reçut le grade demandé.

(1) D'abord lieutenant-général, puis roi des Français, le 9 août 1830. Voir *Contemporains*, n° 18.



IX. DERNIÈRES ANNÉES DE DAUMESNIL  
SA MORT — SA FAMILLE

Daumesnil vécut ses dernières années entouré de l'estime et de l'admiration de tous. Son nom était populaire; sa réputation glorieuse.

Un député, M. Passy, rapporteur, ayant eu, dans la séance du 14 mars 1832, la malencontreuse idée de proposer à la Chambre de supprimer le poste de gouverneur de Vincennes, tous les députés protestèrent.

— Il faut que Vincennes reste au général Daumesnil, dit un député, M. de Marmier; c'est un tableau d'histoire qui doit rester dans son cadre!....

La Chambre, à l'exception d'une voix, rejeta la proposition au milieu des applaudissements.

L'épidémie de choléra, en 1832, devait lui être fatale.

— Nous le traiterons en ennemi, avait dit Daumesnil en riant; il n'entrera pas dans la place.....

Le terrible fléau, plus puissant que les Prussiens, pénétra dans la forteresse et frappa le gouverneur, le 15 août 1832. Malgré les soins les plus pressés, le mal ne put être enrayé.

Daumesnil, se sentant mourir, fit appeler le curé de la paroisse, l'abbé Veyrinès et reçut les derniers sacrements, le 16 août au soir. Le vaillant soldat mourut en chrétien, le 17 août 1832, pressant sur ses lèvres un Christ qui lui avait été donné par le pape Pie VII. Ainsi mouraient autrefois les vieux croisés, compagnons de saint Louis.

Les obsèques furent célébrées en grande pompe dans la chapelle du château. Des discours furent prononcés sur la tombe par le maire de Vincennes, par le colonel Greiner, et par Dupin aîné.

Le 28 décembre 1832, Périgueux, ville natale de Daumesnil, fit placer le portrait du général dans la salle des séances du Conseil municipal et une plaque commémorative sur la maison où il était né.

Deux statues lui furent érigées à Périgueux et à Vincennes en 1873, et le nom de Daumesnil a été donné à un boulevard de Paris.

Daumesnil, nous l'avons dit, sut allier à une bravoure intrépide la plus grande noblesse de sentiments. Maintes fois il fit preuve de cette délicatesse de cœur qui s'allie si bien à l'énergie du caractère. Un visiteur remarquait un jour que les canons de Vincennes portaient les fleurs de lys, et disait au gouverneur :

— Général, comment ne faites-vous pas effacer ces fleurs de lys ?

— Je m'en garderai bien, répliqua fièrement Daumesnil, je respecte trop les canons qui ont servi à la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté.

Une autre fois — c'était en 1831, — un ancien serviteur de Charles X, rallié à Louis-Philippe, croyant plaire à Daumesnil, se livre devant lui aux plaisanteries du plus mauvais goût sur le roi déchu.

— Je ne comprends pas, Monsieur, lui dit le général indigné, qu'avec une origine comme la vôtre vous puissiez oublier les titres et les faveurs que votre famille a reçus de la dynastie d'un roi malheureux et exilé.

Et il lui tourna le dos. Dans ses paroles comme dans ses actes, il allait toujours droit au but, avec une franchise brusque et toute militaire.

Un des ministres prisonniers lui disait :

— Dans les désordres politiques, le difficile n'est pas de faire son devoir, mais de le bien connaître.

— Ma foi, dit aussitôt Daumesnil, je ne suis pas si habile; mon devoir, c'est le cri de ma conscience. Je n'ai qu'à le suivre, à marcher à sa suite; ce cri étouffe les autres que je n'entends même pas. Je vais droit mon chemin, sans souci du qu'en-dira-t-on.

C'était là le secret de sa force morale et de sa vaillance.

Le nom de ce glorieux soldat, qui versa son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe, est inscrit au côté Nord de l'Arc de Triomphe



La veuve du général Daumesnil lui survécut jusqu'en 1884, décédée à quatre-vingt-neuf ans.

En 1838, les Chambres lui votèrent à titre de récompense nationale une pension annuelle et viagère de trois mille francs réversible sur la tête de ses trois enfants.

Le prince Louis-Napoléon, président de la République, la nomma, en 1851, surin-

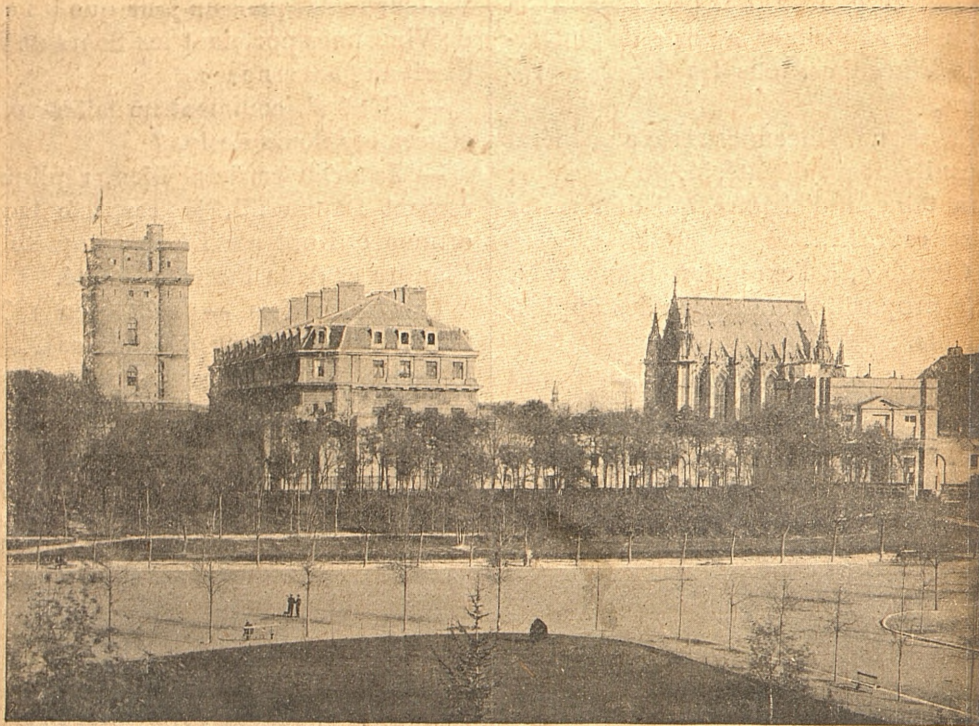
tendante de la Maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, poste qu'elle occupa jusqu'en 1869. Elle donna sa démission et reçut le titre de surintendante honoraire de la Légion d'honneur.

Daumesnil laissait trois enfants :

1<sup>er</sup> Le baron Léon Daumesnil (1813-1895)

marié à M<sup>lle</sup> Léonie Le Boucher des Parcs.

2<sup>e</sup> Marie Daumesnil (1816-1898), mariée à



LE CHATEAU DE VINCENNES

M. Amédée de Noës,<sup>3</sup> Louise Daumesnil (1827-1863), mariée à M. Jules Morizot, receveur des Finances, chevalier de la Légion d'honneur.

Le nom de Daumesnil est éteint, sa descendance se continue avec ses petites-filles : la comtesse de Fresne, décédée ; la baronne Édouard Fririon et la vicomtesse de Clairval, officier de l'Instruction publique.

Le général Daumesnil avait une sœur : Honorée Daumesnil, née à Périgueux en 1766, et mariée en 1790 à Louis, marquis de Chastenot, sous-lieutenant au régiment d'Artois (cavalerie). Elle mourut en 1821, ne laissant qu'une fille, Catherine de Chastenot, décédée sans alliance à soixante-dix-neuf ans, en 1870. J. DE BEAUFORT.

#### BIBLIOGRAPHIE

*Les Illustrations et célébrités du XIX<sup>e</sup> siècle.* — A. PIAZZI, *les Grands Français*, Daumesnil. — STÉPHEN DE LA MADELAINE, *Illustrations des armées françaises.* — GÉNÉRAL B<sup>on</sup> AMBERT, *Trois hommes de cœur.* — JULES DE VARAVILLE, *Histoire du château de Vincennes*, 1900. — *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis et des maisons de la Légion d'honneur*, 1903. — D<sup>esse</sup> D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. X. — GÉNÉRAL THOUMAS, *Causeries militaires.* — HENRY HOUSSAYE, 1814. — L'adjudant BÉNARD, *Le Blocus de Vincennes en 1815.* — *Les Fastes de la Légion d'honneur*, 1847. — V<sup>ie</sup> RÉVÉREND, *Annuaire de la noblesse de France*, 1899. — B<sup>on</sup> LARREY fils, *Notice sur le général Daumesnil.*

Papiers de famille communiqués par le B<sup>on</sup> Pierre de Clairval, arrière-petit-fils de Daumesnil.